Zeitschrift: Tracés : bulletin technique de la Suisse romande
Herausgeber: Société suisse des ingénieurs et des architectes
Band: 141 (2015)
Heft: 5-6: Surfaces libres en verre

Rubrik: [Pas] mal d'archives

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

DIALOGUE DE LA MODE ET DE LA MORT

Une série d'articles à partir des Archives de la construction moderne (ACM)

«Le gain pour lequel on se bat n'est pas accordé par la nature mais par l'homme (...). Celui qui propose doit chercher à susciter sans cesse chez celui auquel il fait la cour des besoins toujours nouveaux, toujours plus originaux.»[1]

C'est par cette citation de Georg Simmel que le sociologue italien Antonio Rafaele introduit l'argument suivant lequel «la métropole libère les formes de leur dialectique avec la nature, et donc des caractères du sacré, de la nécessité, de l'utilité, en donnant corps à une dimension ludique de la pensée, et donc, croissent, se multiplient, se stratifient, se différencient ou mieux encore se reproduisent sous l'effet du désir».[2]

La métropole serait en somme le lieu par excellence au sein duquel un monde autoréférentiel ferait des objets, des artefacts, à la fois fin et moyen, un «dispositif grâce auquel se fonde, et s'explique la vie historique».

L'effet de ce dispositif se manifeste clairement sur la question des ressources naturelles et de leur disponibilité limitée dans un monde fini. Devenue phénomène de mode, la question, pourtant grave, est réduite au paradigme de la fuite en avant effrénée de notre espèce, techniciste, fétichiste et proliférante, et dont l'habitat depuis quelques décennies est la bien nommée métropole.

Le montage problématique qui permet l'essor de cette sorte d'idéologie métropolitaine optimiste est d'une simplicité élémentaire. Il exige que, par une opération d'escamotage, la question fondamentale, la seule qui mérite en réalité réflexion, celle du rapport de l'homme à la nature, soit évacuée. La nier se révélant périlleux, on la déclare résolue, relevant d'un passé que l'on nommera pour l'occasion «malthusien», et on lui substitue une mode dont les pirouettes redondantes ont des effets éprouvés sur la majorité des individus: le fétichisme de la marchandise et de la technologie.

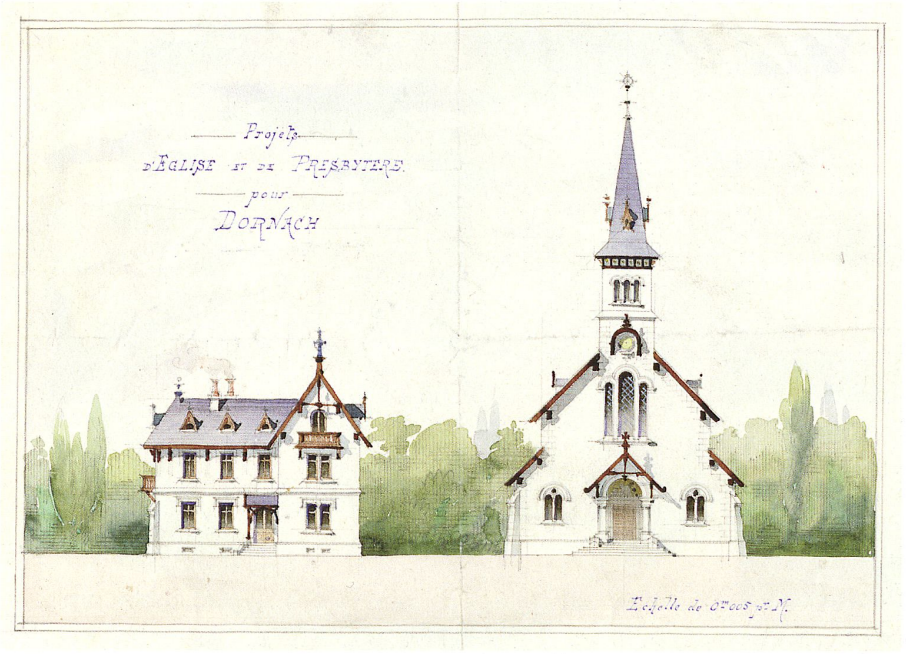
La mode, voilà la grande affaire. Elle se trouve ainsi instituée au-dessus des principes qui sont censés régir notre vie en société, elle se rit de la séparation des pouvoirs, de l'idée de la proportionnalité de l'action publique, des droits de la personne, de la protection des données, de celle de la sphère privée, elle préside à nos destinées, les traite, les maltraite sans ce soucier un seul instant du prix que notre espèce finira par acquitter de son règne sans partage. Les plus ingénus pensent que le phénomène est récent et que la société sécrète ses anticorps qui, finalement, prendront le dessus. Il semble pourtant que l'affaire est aussi vieille que la généralisation de la société marchande, nous en voulons pour preuve un témoin digne de foi qui évoque son empire en 1824. Giacomo Leopardi dans son «Dialogue de la Mode et de la Mort» met en avant l'évidente supériorité de la première sur la seconde. Extraits: «La Mode: (...) Je dis donc que, pour renouveler continuellement le monde, c'est dans notre nature et nos habitudes, toi tu te jettes sans cesse sur les gens et sur le sang qui coule en eux; alors que moi je me contente tout au plus de leur barbe, de leur cheveux, de leurs habits, de leur mobilier, de leur architecture, etc. (...) Plus généralement, je persuade et contrains les personnes les plus respectables à endurer quotidiennement mille fatigues et désagréments, autant de douleurs et de souffrances; certains vont même pour moi, jusqu'à choisir une mort glorieuse (...). En plus de cela, j'ai fait apparaître dans le monde de telles règles et de telles coutumes que la vie même, tant le corps que l'âme, est plus morte que vive.»

Le projet de l'architecte Ernest Duvillard pour une église en Alsace offrirait ainsi aux architectes, en raison de sa loyale allégeance aux codes d'une mode désuète, l'opportunité d'une mise en abîme, en quelque sorte par contumace. Son caractère suranné prête à rire et ce rire est une manifestation pathétique de ce que nous croyons avoir maîtrisé, surmonté: la forme démodée. Ce rire exprime gauchement la supériorité que nous nous prêtons: celle qui consiste à croire que nous possédons les clefs d'une forme meilleure, adéquate, attractive. Ceux qui ont pris part à l'écriture de la mode, jamais ne doutent de leur légitimité, ce n'est pas dans leur ADN. Dans sa cruauté pire que la mort, la mode, ingrate, ne reconnaît même pas les siens. L'architecture contemporaine reflète ses formes extravagantes dans celles, démodées, de cette église alsacienne, blasphémant le mantra vitruvien qu'elle récite pourtant en boucle: *firmitas, utilitas, venustas.*

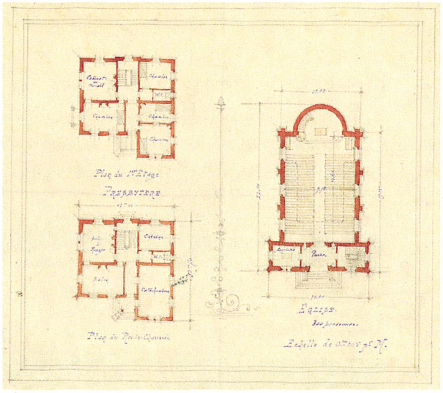
Pierre Frey, historien de l'art

1 Georg Simmel, *Philosophie de la modernité*, T.1, éd. Payot & Rivages, Paris, 1989, p. 248

2 Antonio Rafele, «La Mode et la Mort. Réflexions sur W. Benjamin», in *Sociétés* n° 97, éd. De Boeck, Bruxelles, 2008.



1



2

1, 2 Projet d'Eglise à Dornach (Mulhouse) de E. Duvillard. (ACM, fonds E. Duvillard)